BULLETIN

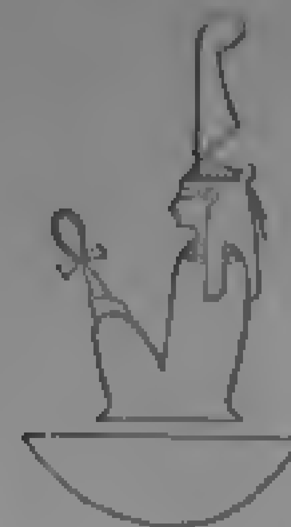
DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES

ET

COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES



N° 25 - ~~NOVEMBRE 1957~~

MARS 1958

BULLETIN TRIMESTRIEL
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉGYPTOLOGIE

N° 25 - MARS 1958

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉGYPTOLOGIE

25 NOVEMBRE 1957

La séance fut ouverte à 17 h. 30 sous la présidence de M. le Chanoine Et. Drioton, Président.

Le compte rendu de la précédente réunion fut adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

Mme de Benoist ;
Mlle Dolzani ;
Mme Rousseau ;
MM. les Professeurs Edel, Leclant et Stracmans.

Nécrologie :

LE PROFESSEUR GUSTAVE LEFEBVRE

Dès le début de la réunion, le Président tint à rendre un hommage ému et vibrant à l'un des membres les plus éminents de la grande famille des égyptologues : Gustave Lefebvre, membre de l'Institut, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes de la Sorbonne, dont le décès venait de survenir le 1er novembre 1957.

Les paroles du Chanoine Drioton, auxquelles notre précédent Président, M. Pierre Montet, se joignit en un témoignage personnel, évoquèrent successivement le jeune helléniste qui,

né à Bar-le-Duc en 1879, fut envoyé en Egypte en 1901 par l'Ecole Française d'Athènes, dont il était membre, pour participer à des recherches de papyrus grecs sur les sites antiques. Il s'était fait rapidement un nom dans cette discipline en découvrant et en publiant d'importants fragments inédits du célèbre poète comique grec Ménandre. Il découvrit l'Egypte et l'égyptologie sous la prestigieuse conduite de Gaston Maspéro.

Il avait accepté, en 1905, de se fixer à Assiout comme inspecteur du Service des Antiquités pour la Moyenne Egypte.

En 1919 il était nommé conservateur du Musée du Caire. Ce fut alors qu'il déblaya à Tounah el-Gebel le fameux temple-tombeau de Pétosiris et en donna presque aussitôt une publication admirable, qui démontra sa maîtrise en égyptologie. Au Musée du Caire ce fut lui qui organisa la présentation, destinée à rester un modèle du genre, des fabuleux trésors provenant de la tombe de Tout-ânkh-Amon. Nommé, en 1928, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes de la Sorbonne, il fut jusqu'en 1949, le magnifique et généreux maître de toute une génération d'égyptologues, qu'il forma avec une compétence inégalée. Ce fut de cet enseignement que sortirent les deux éditions de sa magistrale **Grammaire de l'Egyptien Classique**, et son livre sur les **Romans et Contes Egyptiens de l'Epoque pharaonique.**

Enfin, sa retraite à Versailles fut celle d'un sage, affairé jusqu'au dernier jour à la mise au point de ses travaux, — en 1956, il publia encore un remarquable **Essai sur la Médecine Egyptienne** — puisant dans les profondes satisfactions qu'il y trouvait, dans la joie qu'il éprouvait également d'aider ses disciples, le courage nécessaire pour surmonter les épreuves cruelles qui jalonnèrent son existence entière.

Rapport moral du Président :

Le Chanoine Drioton présenta un panorama de l'activité égyptologique française au cours de l'année écoulée, puis il évoqua le Congrès International des Orientalistes à Munich, au cours de l'été 1957, où de nombreux Egyptologues participèrent aux travaux : Onze de nos collègues français firent des communications. Enfin, il termina par un compte rendu succinct des activités en Egypte même.

Rapport financier du Trésorier :

RAPPORT FINANCIER
pour l'Assemblée Générale du 25 Novembre 1957

BILAN

RECETTES		DEPENSES	
Cotisations	251.173	Secrétariat	29.132
Cotisations des membr. d'honneur	20.000	Fournitures et frais postaux	26.338
Vente de Bulletins anciens	30.800	Impressions : circulaires et bulletins, sous déduction de la provision de 100.000 fr. constituée à cet effet l'an dernier	127.548
Vente d'exemp. de la Revue	178.144	Remboursement à l'Imprimerie Nationale du produit de la vente de la Revue	139.700
Coupons de titres et agios crédit. . .	5.374	Versé aux réserves	162.773
	485.491		485.491

L'exercice 1956-1957 se solde donc par un bénéfice de 162.775 francs qui est porté aux réserves.

L'an dernier, le boni était de 197.946 fr. ; la différence en moins, soit 35.000 fr. provient d'une légère diminution de la rentrée des cotisations et des majorations de frais postaux.

Le retard dans le recouvrement des cotisations résulte principalement des difficultés de communication avec l'Egypte.

La vente de la Revue est passée de 96.000 fr. à 178.000 fr.

64 exemplaires du tome XI ont été vendus.

En définitive, les disponibilités s'élèvent :

au Crédit Algérien à	519.411 F
au compte courant postal à	290.588 F
en espèces à	3.519 F
Soit au total à. . . .	813.518 F

Renouvellement des Membres élus du Comité :

Cinq membres élus du Comité sortant et rééligibles ont été réélus à l'unanimité. Ce sont MM :

E. Cavaignac ;
R. Dussaud ;
O. Kœfœd Petersen ;
A. Peytel ;
C. Schaeffer.

Présentation de nouveaux Membres :

M. Gilbert Arvengas ;
Mme Danièle Bonneau ;
Mme Nicole Valin ;
M. Jean Pozzi ;
M. Alfred Fontaine ;
M. Petrus Borsboom (Pays-Bas) ;
M. Gösta Rönnel (Suède) ;
Compagnie des Messageries Maritimes ;
Mme Gilberte Jonathan ;
M. Adolphe Gutbub ;
Mme Suzanne Vincent

Communications :

Deux communications étaient au programme : la première faite par M. le Professeur Vergote avait pour titre : **Bible et Egyptologie, la fonction de Potiphar.** La seconde assurée par M. Jean Yoyotte relatait **Une promenade à travers les sites anciens du Delta.**

La séance fut levée à 19 heures.

BIBLE ET ÉGYPTOLOGIE : LA FONCTION DE POTIPHAR

par J. Vergote

Nous voudrions examiner ici un des nombreux problèmes qui se posent lorsqu'on tente d'expliquer l'Histoire de Joseph à la lumière des sources égyptiennes (1).

Une étude de ce genre ne doit pas seulement se fonder sur les dernières acquisitions dans le domaine de l'égyptologie. Il faut qu'elle tienne aussi compte des tendances qui dominent l'exégèse biblique et des progrès réalisés dans cette science. Nous verrons qu'une des questions les plus âprement débattues par les biblistes, l'ainsi nommée « théorie documentaire », permet de voir sous un jour nouveau le sujet qui nous occupe. Il nous faut donc en exposer d'abord brièvement les principales données.

Cette théorie discerne quatre documents dont les plus anciens sont essentiellement narratifs. Le premier est appelé le Yahviste (et désigné par la lettre *J*) parce qu'il emploie déjà dans la Genèse le nom propre *Yahvé* sous lequel Dieu ne s'est révélé à Moïse que dans *Exode* 3. 14-15. Il aurait été mis par écrit au IXe siècle av. J.-C. dans le royaume de Juda. Le second, l'Elohiste (*E*), tire son nom du fait que, jusqu'à la vocation de Moïse, il désigne Dieu par le nom commun *Elohim* ; il aurait été composé dans le royaume d'Israël dans la première moitié du VIIIe siècle. Les deux documents, renfermant des matériaux similaires, étaient déjà fusionnés en un seul ouvrage, qu'on désigne par *JE*, lorsqu'apparut dans le courant du VIIe siècle la troisième source, œuvre essentiellement législative, connue sous le nom de Deutéronomiste (*D*). Après la réforme de Josias (621), celle-ci fut ajoutée aux deux autres et donna ainsi naissance au recueil composite qu'on appelle *JED*. Enfin, la quatrième source, contenant surtout des lois et quelques narrations, se rattache au nom d'Esdras et appartient à la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C. Nous l'appelons le Code Sacerdotal, mais elle est généralement désignée par la lettre *P*, initiale du mot allemand *Priesterschrift* ou *Priestercodex*. Après l'Exil, le recueil déjà existant fut uni à l'œuvre nouvelle de manière à constituer la compilation *JEDP*, ou le Pentateuque actuel.

(1) Extrait d'un ouvrage en préparation qui sera intitulé **Joseph en Egypte.**

Dans l'Histoire de Joseph, le Deutéronomiste fait entièrement défaut. Les sources *J* et *E* paraissent avoir renfermé chacune le récit complet. Le Codex Sacerdotal n'y est représenté que par quelques passages. Les caractéristiques des trois documents sont, dans notre récit, les suivantes. Le Yahviste se distingue par l'emploi du nom divin Yahvé dans les parties narratives, par le nom d'Israël qu'il donne au père de Joseph et par les interventions qu'il attribue à Juda. L'Elohiste emploie au contraire les noms Elohim et Jacob, il fait jouer un rôle prépondérant à Ruben et à Siméon. Dans les péricopes du Code Sacerdotal on trouve le nom divin El-Shaddaï, une prédilection pour les énumérations et les rappels généalogiques ainsi que des allusions répétées à la sépulture de Makpéla.

Le chapitre 39 comprend toute la relation yahviste des aventures qui arrivèrent au jeune Hébreu avant qu'il fut appelé à interpréter les songes de Pharaon. Si l'on observe que dans cette partie le maître de Joseph est uniquement appelé « l'Egyptien », il devient évident que le premier verset se présentait originellement comme suit: «Joseph avait donc été emmené en Egypte. Un Egyptien l'acheta aux Ismaélites qui l'avaient amené là-bas ». Les paroles « Potiphar, eunuque de Pharaon et commandant des gardes » ont été introduites ici afin d'accorder le récit yahviste avec la phrase élohiste qui termine le chapitre 37. Il s'ensuit que la trop fameuse « femme de Potiphar » était, dans le récit primitif, l'épouse d'un Egyptien dont nous ignorons même le nom. Que celui-ci fût un personnage important, nous ne pouvons que le conclure de la présence, à la tête de son domaine, d'un intendant — fonction qu'il confie à Joseph — et peut-être aussi du fait qu'il enferme son serviteur « dans la geôle où sont détenus les prisonniers du roi ». Cette geôle est une forteresse dont les prisonniers sont astreints aux travaux forcés. C'est ici que, selon le récit yahviste non conservé, Joseph devait faire la connaissance — non pas du grand échanson et du grand panetier, titres qui ne se rencontrent que chez l'Elohiste — mais de l'échanson et du panetier de Pharaon. Ces deux personnages avaient donc été condamnés ; le premier verset du chapitre 40 nous en donne vaguement la raison : ils s'étaient rendus coupables envers leur maître, le roi d'Egypte

La version élohiste, qui débute au chapitre 40, vs 2, présente les événements d'une manière tout à fait différente. Elle nous apprend que les marchands madianites ont vendu le jeune homme à Potiphar et elle décrit celui-ci comme *sārīs* et comme *śar haṭṭabbāḥīm*. On a vu que ces mots sont traduits par « eunuque » et par « commandant des gardes ». Potiphar donne Joseph comme serviteur au grand échanson et au grand panetier, mis aux arrêts dans sa maison par le roi. C'est ainsi que le jeune Hébreu recueille leurs confidences et interprète leurs songes et qu'il sera, deux ans plus tard, introduit auprès de Pharaon par le grand échanson

Dans ce second récit, il n'est donc question ni de forteresse ni de prison. Il est vrai que le verset 3 du ch. 40 dit « et il (Pharaon) les mit aux arrêts chez le commandant des gardes, dans la geôle où Joseph était détenu ». Mais ce dernier bout de phrase est manifestement une des observations ajoutées par le compilateur de *JE* afin de mettre cette partie en harmonie avec le récit yahviste qui précède. Le terme hébreu, traduit antérieurement par « prison » p. ex. dans Crampon, mais que la Bible de Jérusalem rend par « mettre aux arrêts », est en effet *mišmar* et *mišmar bêt*.

Il signifie littéralement « la surveillance, la consigne » et « la surveillance de la maison » ; c'est une formation analogue au mot allemand *Hausarrest*. Il faut donc conclure que selon l'Elohiste les deux courtisans furent mis en « résidence forcée » dans la maison de Potiphar, probablement pendant l'instruction de leur procès.

La situation décrite soulève ainsi la question : quelle était donc la fonction de Potiphar, puisqu'il se voit confier par le roi la surveillance de deux courtisans ?

Considérons d'abord le titre de *sārīs* qui lui est donné. Le premier sens de ce mot est « eunuque ». Mais à la cour de Jérusalem, probablement sous l'influence babylonienne, les eunuques, pour la plupart des étrangers, étaient tellement nombreux que le terme *sārīs* en arriva à désigner aussi n'importe quel courtisan ou confident du roi. Les eunuques étant pour ainsi dire inconnus en Egypte, si l'Elohiste a visé le sens premier du terme, il a introduit dans son récit un élément étranger. Il est cependant tout aussi possible que le mot avait à ses yeux la signification

plus générale de « courtisan ». C'est ce qui expliquerait pourquoi, lors de la fusion de *J* et de *E*, le compilateur ne ressentit apparemment aucune difficulté à faire de la « femme de l'Egyptien » l'épouse du *sārîs* Potiphar.

A l'opposé de ce premier mot, qui paraît être un titre de caractère fort général, l'expression *śar haṭṭabbāḥîm* est peut-être de nature à nous faire mieux connaître la position de Potiphar à la cour. Le terme *ṭabbāḥ* est un nom d'agent dérivé du verbe *ṭ-b-ḥ* qui signifie « abattre des animaux ». Son pendant arabe *ṭabbāḫu* signifie « cuisinier » et le mot hébreu a la même signification dans I *Sam.* 9.23 et 24. Au fait, le dictionnaire hébreu ne traduit ce mot par « garde du corps » que dans la partie de la *Genèse* qui nous occupe ainsi que dans II *Rois* 25.8 svv. et *Jér.* 39.9 svv. Les deux derniers passages relatent le même événement, à savoir la prise de Jérusalem en 586 par le roi de Babylone Nabuchodonosor II (Nabu-kudurru-usur, 604-562). *Rab haṭṭabbāḥîm* est ici le titre du courtisan Nabuzardan, qui pénètre dans Jérusalem à la tête des troupes et qui est chargé de la déportation des habitants. Les Septante, de leur côté, traduisent par μάγειρος le mot *ṭabbāḥ* de *Samuel*, et les titres *śar* et *rab haṭṭabbāḥîm* (II *Rois* 25.8 svv. et *Jér.* 47.1 - Mass. 40.1) sont rendus par ἀρχιμάγειρος « cuisinier en chef ». Aussi longtemps qu'on ne distinguait pas les documents *J* et *E*, on pouvait, sur la foi du chap. 40, vs. 3-4, identifier Potiphar avec le geôlier chef. Le cumul de cette fonction avec celle de commandant des gardes paraissait alors fort admissible. D'autre part, les anciennes éditions de Gesenius tentaient d'expliquer l'évolution sémantique du mot *ṭabbāḥ* de « cuisinier » à « garde du corps », en rappelant que les gardes du corps étaient chargés d'abattre les animaux destinés à la table du roi. Cette information était puisée dans Robertson Smith, *Lectures on the Religion of the Semites*, I, 1889, p. 396. Elle est peut-être exacte pour ce qui concerne les cours des rois sémites ; en tout cas, rien de pareil ne nous est connu en Egypte. En outre, comme il s'avère maintenant que le maître de Joseph n'a rien de commun avec le directeur de la prison-forteresse, on est tenté d'attacher plus de valeur au terme ἀρχιμάγειρος et nous sommes amenés à nous demander si Potiphar n'était pas effectivement un collègue du grand échanson et du grand panetier.

Les documents égyptiens donnent à cette question la seule solution plausible. On y trouve un titre, *wdpw*, s'accordant si bien avec toutes les données de notre problème qu'on peut le considérer avec une quasi-certitude comme le prototype de l'expression biblique. Le sens premier du mot est « cuisinier ». Il est encore attesté au Moyen Empire dans le *Conte de l'Oasien*, mieux connu sous l'appellation *Le paysan éloquent*. Dans certain passage de son plaidoyer (B 1,167), ce paysan dit : « Toi, tu es (comme) un cuisinier, dont c'est la joie de tuer (des animaux) sans que leur mutilation puisse lui être reprochée ». Mais déjà à la même époque le terme *wdpw*, écrit
désigne d'une manière plus générale les gens attachés au service de la table des nobles, des princes et aussi des rois. Sa signification originale se manifeste encore dans l'emploi particulièrement fréquent de la combinaison *wdpw n ʿ.t šwt* (*wdpw* de la boucherie), mais dans la stèle *Louvre* C 45, par exemple, cette expression est suivie de *wdpw n ʿ.t t3 wdpw n ʿ.t ḥḳ.t* (*wdpw* de la paneterie, *wdpw* de la brasserie). Le mot « cuisinier » n'exprime dès lors plus d'une manière adéquate les multiples attributions de ces serviteurs. Au contraire, le mot anglais *butler* s'y prête assez bien et est souvent employé par les égyptologues anglo-saxons. Les Allemands se servent parfois du terme archaïque *Truchsess*. Je crois qu'en français *wdpw*, dans ce sens élargi, se traduit le mieux par l'expression « officier de bouche », que j'ai rencontrée dans un ouvrage de M. P. Montet, *La vie quotidienne en Egypte au temps des Ramsès*, p. 66.

Je ne connais jusqu'à présent qu'un seul *wdpw* qui était, sous le Moyen Empire, au service du roi. Au Nouvel Empire, au contraire, notamment à partir de la 19e dynastie, les documents mentionnent fréquemment des serviteurs de la table du roi dont le titre, accompagné ou non du mot *nsw* « roi », s'écrit
ou encore
Il paraîtrait naturel de voir dans les trois premières graphies des variantes néo-égyptienne du mot
wdpw et certains égyptologues les lisent en effet de cette manière. Beaucoup d'autres adoptent au contraire le point de vue du *Wörterbuch* de Berlin, qui interprète ces mots comme de nouvelles graphies du terme

wb3. La question était sans importance tant qu'on attribuait à *wb3* la même signification qu'à *wdpw* : le *Wörterbuch* le rend en effet par « Diener, Aufwärter », les auteurs anglo-saxons par « butler ». Mais dans ses *Onomastica*, Sir Alan H. Gardiner a démontré que *wb3* est en réalité le nom égyptien de l'échanson ; ce mot devrait donc se traduire en anglais par « cup-bearer » afin de le distinguer du terme plus général « butler ». De ce fait, le problème de la lecture des cinq graphies en question se pose pour nous avec une acuité particulière. Il s'agit en effet de savoir si le mot *wdpw* a subsisté sous la 19e dynastie comme nom générique des serviteurs de la table du roi, embrassant les cuisiniers et les bouchers aussi bien que les échansons, les panetiers, etc. Ou bien le terme *wb3* « échanson », en suivant la même évolution que le mot *butler*, s'est-il, à un moment donné, substitué à *wdpw* avec ce même sens élargi ? On pourrait voir un indice en faveur de la seconde alternative dans la fréquence avec laquelle *wb3* se rencontre à la 18e dynastie. Pour ne citer qu'un exemple : le catalogue topographique des tombes des Nobles à Thèbes, édité par A.H. Gardiner et A.E.P. Weigall, comprend neuf échansons (*wb3* ou *wb3 nsw*), mais pas un seul *wdpw*. Cependant les arguments en faveur de la première hypothèse sont autrement pertinents. Dans le seul cas, à ma connaissance, où le mot en question s'écrit d'une manière alphabétique, c'est-à-dire dans le ms.L de l'*Onomasticon* d'Amenemopé, l'éditeur croit distinguer sur le papyrus endommagé les lettres *-pw*. Le passage parallèle du ms.H présente la troisième des graphies sus-mentionnées : . En outre, le *P. Leyde* 348,10,5 nous montre que *wb3*, avec le sens d'« échanson » et avec son ancienne graphie, existait encore sous Ramsès II.

Il apparaît ainsi que le mot *wdpw*, plus spécialement l'expression *wdpw (nsw) tpy*, qui se rencontre dans le *Conte des Deux Frères* (*P. d'Orbiney* 16,7), a servi de prototype au titre *śar haṭṭabbāḥīm* « chef des officiers de bouche » ou, mieux peut-être, « premier officier de bouche ». A défaut d'un vocable équivalent dans sa propre langue, l'auteur hébreu a traduit *wdpw* par « cuisinier », conformément à son étymologie. En d'autres termes, il a procédé de la même manière que celui qui traduirait le mot *butler*, dans un roman anglais moderne, par « sommelier » plutôt que d'emprunter le terme étranger.

Reste à examiner si la situation décrite dans la *Genèse*, à savoir un premier officier de bouche qui est chargé de la garde de ses subalternes, trouve aussi des parallèles dans l'histoire de l'ancienne Egypte. Or nous constatons que les *wdpw*, qui approchaient journellement le roi, en arrivèrent à avoir sur lui un certain ascendant. Ainsi se produisit à la cour égyptienne le même phénomène qui devait se répéter maintes fois dans les monarchies absolues : ces serviteurs commencèrent à jouer un rôle administratif et politique. Rappelons à ce propos la fortune extraordinaire de certains eunuques, par exemple de Narsès, dans l'empire byzantin. Les mots *sénéchal*, *maréchal*, *connétable* et *Truchsess* attestent une évolution analogue dans les royaumes d'Occident. Lorsqu'en 1433 Philippe-le-Bon veut, en vue d'une nouvelle croisade, se renseigner sur la puissance des armées turques et sur leur tactique, c'est son premier écuyer tranchant, déjà membre de son Conseil, qu'il envoie en Orient en mission secrète. Eu égard à ces faits, il devient vraisemblable que le titre de Nabuzardan, *rab haṭṭabbāḥīm* fasse allusion à un fait analogue dans la Babylonie du 6e siècle : le chef des cuisiniers promu au rang de général de Nabuchodonosor II.

Quant à l'Egypte, les témoignages relatifs à cet état de choses apparaissent sous le Nouvel Empire, en particulier à la 19e dynastie (1). Un officier de bouche a la qualité de messager et de délégué du roi Ramsès II et introduit auprès de lui les ambassadeurs hittites, porteurs du texte du fameux traité de paix que ce pharaon conclut avec Khattousil. Ces mêmes personnages dirigent, avec de hauts fonctionnaires civils et militaires, l'expédition que Ramsès III envoie aux mines de malachite du Sinaï et celle qui va chercher pour Ramsès IV de beaux blocs de pierre aux carrières du Ouâdi Hammâmat. Plus intéressantes encore, de notre point de vue, sont les fonctions juridiques confiées à certains d'entre eux. Des officiers de bouche font partie de la commission d'enquête qui instruit le procès relatif au complot du harem sous Ramsès III et de la cour qui juge, sous Ramsès IX, les violations de tombes dans la nécropole thébaine.

(1) Voir par exemple J.H. BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, V, p. 51, s.v. Butler.

A la lumière de ces données, nous comprenons comment un grand échanson et un grand panetier, sans doute durant l'instruction de leur procès, furent mis en résidence forcée dans la maison de leur chef. Il s'agit là évidemment d'un privilège, qui donne une idée du rang élevé qu'ils occupaient. De la même manière, dans le *Papyrus judiciaire* de *Turin*, les dames du harem inculpées de trahison ne furent pas emprisonnées, mais elles étaient, selon toute vraisemblance, mises aux arrêts dans la maison d'un officier d'infanterie et dans celle d'un capitaine de la police. C'est ainsi qu'il leur était possible d'aller chopiner *ỉrỉ ʿ.t ḥḳ.t* « faire une brasserie », en compagnie de leurs gardiens et du général Paiis, dans la maison de trois de leurs juges d'instruction.

PROMENADE A TRAVERS LES SITES ANCIENS DU DELTA

par Jean YOYOTTE

Personne ne saurait sérieusement mettre en doute l'importance de la « moitié » nord de l'Egypte, celle qui s'étend en aval de Memphis, aux temps pharaoniques. De nos jours, le Delta du Nil représente la meilleure part du terroir arable de l'Egypte. Sans être aussi exhaustivement cultivée dans l'Antiquité, la Terre du Nord joua dès l'Ancien Empire, et même dès la Préhistoire, un rôle considérable dans l'économie. D'une part, la conquête progressive des champs sur les marais augmenta peu à peu sa contribution proprement agricole. D'autre part, les marais eux-mêmes étaient le lieu d'activités variées et importantes : élevage des bovins, chasse aux oiseaux d'eau, pêche et cueillette du papyrus, etc. Depuis une époque reculée, bien avant la Ire dynastie, des villes importantes se dressent dans le Delta : Héliopolis, Saïs, Bouto, Létopolis, Mendès, Bousiris. Dans les textes religieux traditionnels, et notamment dans les très anciennes formules des *Pyramides*, ces cités et leurs dieux sont abondamment évoqués. Le rayonnement de ces cultes septentrionaux fut tel que l'on a pu reconstituer, d'après les innombrables références qui y sont faites dans les temples et tombeaux de Memphis ou de Haute Egypte, les conceptions mythologiques, les rites et les coutumes des sanctuaires détruits du Delta (Héliopolis, Bouto, Létopolis, etc.). Pendant tout le cours de l'histoire pharaonique, les villes nordiques, passant naturellement par des périodes d'apogée ou de décadence, participèrent à la vie de l'Egypte aussi intensément que les localités du Sud. Rappelons notamment que plusieurs des grands hommes qui sont restés célèbres en étaient originaires : le divin architecte Aménothès fils de Hapou était d'Athribis (Benha), l'historien gréco-égyptien Manéthon de Sébennytos (Samanoud). Et chacun sait le surnom des dynastie royales: xoïtes, tanites, boubastites, saïtes, mendésiennes, sébennytiques.

Ainsi donc, l'Egypte du Nord mérite d'être étudiée aussi minutieusement que l'Egypte du Sud. L'étude en est rendue possible d'abord par les textes trouvés dans le Sud,

par les textes classiques et les listes géographiques coptes. Le données fournies par ces sources sur la topographie ancienne du Delta sont au moins aussi abondantes que celles qui concernent le *plat pays* de Haute Egypte (car au total, on connaît beaucoup plus le Saïd par ses cimetières que par ses villes). On s'en convaincra en se reportant au livre récent de Pierre Montet, *Géographie de l'Egypte ancienne* I To-Mehou, *La Basse Egypte* (1957). Mais ce qui frappera aussitôt dans cet ouvrage, c'est que les informations tirées des temples du Sud, notamment des inscriptions d'époque hellénistique, ont nettement le pas, en quantité, sur les informations que l'on a pu recueillir sur place, sur les sites mêmes de *To-Mehou*. Si l'on se reporte à la *Topographical Bibliography* de Porter et Moss, on s'étonne de voir que la liste des monuments trouvés au Delta et les descriptions générales de ses *kôms* sont fort peu abondantes. En effet, l'exploration directe du terrain a été beaucoup moins poussée en Basse Egypte qu'en Haute Egypte. C'est cette dernière qui est la plus visitée des archéologues ; c'est cette dernière qui est la plus « fouillée ».

Sauf Tanis, les sites qui ont été fouillés n'ont jamais fait l'objet que de courtes campagnes. Mendès, cette illustre cité du Bélier, n'a pratiquement jamais été touchée, alors que des établissements assez obscurs de Moyenne Egypte, comme Qaou et Dara, ont été le théâtre de campagnes systématiques et suivies. En fait, une opinion avait prévalu : *La Basse Egypte ne contient rien d'utile à voir, ses sites ne livreront pas grand chose d'intéressant !* En 1942, Pierre Montet s'élevait avec une vigoureuse ironie contre cette idée préconçue, dans la préface de son *Tanis* (éd. Payot). Il est assez navrant de constater que Rifaud, ayant exploré le Delta vers 1825, avait déjà attiré l'attention des savants sur la nécessité de reconnaître l'Egypte « partout où elle a existé et où elle existe encore ».

Certes, on ne peut dire qu'on se soit totalement désintéressé du bas pays par la suite. Mais, si l'on excepte Tanis, Behbeit et Mérimdé, on ne fit que des tentatives discontinues. Le moins qu'on doive avouer est que les fouilleurs ne se disputaient pas beaucoup les chantiers du Delta. Résumons sommairement l'histoire de l'exploration. L'Expédition d'Egypte nota bon nombre de sites anciens, notamment en Sharkieh. Rifaud fouilla Tanis et Léontopolis. Sept reconnaissances dont il a laissé le journal résumé lui permirent de repérer de nombreux *kôms* dont certains ont maintenant disparu. Champollion, pressé, put seulement

visiter Saïs, mais il le fit soigneusement, en homme sachant apprécier l'importance d'un site. Mariette ouvrit des chantiers à Tanis, Léontopolis et Héliopolis, puis, à la fin du XIX[e] siècle, presque tous les endroits notoires furent visités par Petrie, Naville et Griffith ; beaucoup furent fouillés, mais il ne s'agissait là que de sondages menés durant quelques semaines seulement. Les commanditaires anglo-saxons de ces missions espéraient une masse de souvenirs bibliques et aussi beaucoup d'objets de collection. Ils furent déçus. Après cet échec, plus illusoire que réel, les inspecteurs du Service des Antiquités ne purent s'occuper que des affaires courantes : Foucart, Daressy, Ahmed Kamal, Edgar, Gauthier, précisèrent l'inventaire des *tells* et publièrent les monuments fortuitement découverts. Mais en fait de fouilles, on en resta le plus souvent aux essais sporadiques : Schiaparelli creuse Héliopolis pendant quelques mois autour de 1905, Bénédite le suit pendant quelques jours en 1910. Plus tard, une saison sera faite à Térénouthis par l'Université de Michigan, une autre dans Athribis par l'Université de Liverpool. L'Institut allemand, par une série d'excursions remarquables, amorce la découverte des restes préhistoriques subsistants sur les confins désertiques. Au total, l'étude du Delta n'a pas suivi, proportionnellement, les progrès de l'Egyptologie et l'augmentation du nombre des chercheurs. Néanmoins, deux personnes se sont alors véritablement attachées à cette étude : Pierre Montet de manière *intensive*, en explorant systématiquement Tanis, Labib Habachi — natif de Mansourah — de manière *extensive*, en poussant plus loin que ses devanciers la reconnaissance de surface et les sondages dans les limites de son inspectorat.

Quelles raisons faisait-on valoir pour justifier le peu d'intérêt généralement porté au Delta ?

Les fouilles seront coûteuses et peu productives en pièces de musée. Cette raison est évidemment sans appel, au moins dans la mesure où ceux qui financent les travaux, astreints à un budget annuel limité, souhaitent des résultats immédiats. En effet, les *tells* septentrionaux sont susceptibles de rendre des objets assez nombreux — et souvent originaux — (statues de Djedher Le Sauveur, tombes princières de Tanis, Léontopolis ou Athribis, etc.), mais ici la trouvaille est une longue patience, tandis qu'il suffit de remuer le sable des nécropoles memphites pour avoir des reliefs et des statues classiques. Mais, en dehors de cet argument pratique, et dirimant, on a eu tendance à proposer des raisons théoriques.

Assurement, l'aspect des kôms du Delta est des plus décourageant : peu ou point de constructions en place, sinon des maisons de briques, tardives et en mauvais état de conservation. En présence d'un tel spectacle, sans aucune promesse, on considere spontanement que tout a été detruit par les paysans. Ces *sabbakhins* auront tout detruit, pense-t-on, et le peu d'antiquités qu'ils ont trouvé a éte dispersé. Le climat humide, les ciels pluvieux et les limons detrempes rebutent l'helléniste : les papyrus doivent être tous pourris. Les égyptologues sont affligés : on exhumera beaucoup de briques et de tessons, mais pas d'inscriptions hiéroglyphiques, mères uniques de l'Histoire. Enfin, dans le mesure où la recherche du plus ancien a parfois tendance à se substituer au désir positif de reconstituer la trame historique dans sa totalité, on convient à regret que l'on ne trouvera que des morceaux de Basse Epoque, mais pas de temoignages de l'Ancien ou du Moyen Empire, puisque ceux-ci sont immergés dans la nappe d'eau souterraine.

Dans quelle mesure ces appréciations, présentées ici de maniere un peu schématique, sont-elles fondees ?

Il est vrai que les sites du Delta sont moins beaux et moins riches en ruines monumentales que les grands sites de Haute Egypte. Nous disons bien les *grands* sites de Haute Egypte, car beaucoup des tells du Nord, dûment explorés, auraient déjà fourni autant d'informations que bien des sites secondaires du Sud. Or, ces informations seraient d'autant mieux venues que les grands et illustres temples du Delta ayant été detruits, tout temoignage *in situ*, en cette partie de l'Egypte, est precieux par sa rareté même. Un nom de divinité sur un bloc peut suggérer en quelle partie de telle ville se dressait le temple de cette divinité. Un *oushebti* au nom de tel dignitaire nous enseigne que ce personnage était enterré dans telle nécropole. Une masse de petits monuments, de renseignements fragmentaires permet souvent de retablir les faits, aussi bien et parfois mieux que ne le permet un long texte « historique ». De même, une masse d'indices épars permet frequemment au detective de reconstituer les circonstances d'un crime avec plus d'objectivité que ne le ferait une declaration d'aveu en bonne et due forme. La reconstitution des religions de Basse Egypte, de l'histoire de ses villes, de toute sa topographie ancienne releve d'une enquête policiere qui ne doit rien négliger.

Il est certain que les destructions antiques, medievales et modernes ont jeté bas la plupart des grands édifices. De là à en conclure que tout ce qui n'a pas été retaillé dans l'Antiquité, tout ce qui a échappé aux iconoclastes et aux carriers, se trouve totalement dispersé par les *sabbakhins*, il y a quelque imprudence ! Parlons des steles de Térénouthis, pierres funéraires de style egypto-hellenistique, portant souvent mention du nom, de la génealogie, de l'age et de la date de mort des habitants de ce célebre bourg occidental. Quelques steles de ce type furent vues par Griffith à la fin du siècle passe. Vers 1890, quelqu'un déclara que le site d'où elles venaient, Kôm Abou Billou, était épuisé. En 1935, la mission de Michigan exhume quelques stèles en place sur des tombes de terre, grosses banquettes voûtées et disposées en rang comme dans un Pere-Lachaise ; elle achete aux habitants du village voisin une centaine de steles et s'en va. Vers l'epoque de la guerre, d'enormes séries de stèles sortent spontanément du même Kôm Abou Billou. Quel extraordinaire rapport de fouille aurait-on en main, si la nécropole avait éte méthodiquement exhumée : l'utilisation rituelle des steles, scientifiquement déduite du contexte archéologique, serait plus claire, la chronologie des épitaphes serait moins flottante, le Bottin des familles térénouthiaques plus systématique. En fait, l'épuisement des chantiers du Delta est si relatif que le marché des souvenirs (pauvres oushebtis, vilains scarabées, amulettes et perles) s'alimente plus au Nord qu'au Sud (on peut acheter à Louxor un objet venu de Dakahlieh, via Le Caire). Certes les pluies sont mortelles aux papyrus. Néanmoins, les bords désertiques de la Basse Egypte, demeurent assez secs pour en conserver : le Père Sicard nous parle d'une trouvaille de manuscrits faite près d'Ouardan au XVIIIe siecle. Certains papyrus connus pourraient bien venir de Terénouthis. D'autre part, on a pu constater que les papyrus carbonisés, par suite d'incendie, pouvaient subsister : papyrus égyptiens de la maison de Bakakhouiou à Tanis, archives romaines de Thmouis dont une grande part, mise au jour par les mains rurales, moins expertes que celles du papyrologue, a été perdue (d'autres rouleaux brûlés auraient été trouvés à Boubastis).

Il est bien vrai que les monuments d'époque memphite sont rares dans le Nord. Les temples et les villes, insulairement perchés sur des buttes étroites, se sont développés sur place, procédant du même coup à une destruction autophagique de leurs monuments. Il n'en reste pas moins qu'on retrouve parfois, non sans plaisir, des traces contemporaines des Pyramides en plein Delta : tel ce fragment d'autel de Khephren venant de Tell Daba (inédit) ou cette

tombe de la VIe dynastie qui avait survécu sous le temple de Mendès. Quant aux méfaits de l'eau, récemment portée à un niveau plus élevé que jadis par l'irrigation perenne, ils sont de portée inégale. La chose mériterait d'être étudiée par une équipe d'hydrographes et d'archéologues : la géologie du Delta et l'histoire des établissements antiques en profiteraient fort. On constate que la hauteur relative de la nappe et des couches antiques varie. Sans descendre profondément dans les boues, on rencontre à Saïs la XXVIe dynastie, à Bouto la XXIIe semble-t-il, à Qantir et ailleurs la XIXe, Khatanah la XIIe. A Boubastis, une chapelle de Pépi Ier a tout juste les pieds mouillés. Il va de soi que l'obstacle de l'eau n'existe pas sur les bords du désert où l'on trouve des établissements ou cimetières prédynastiques (Ouadi Toumilat, région de Múnagat, sans parler de Mérimdé, d'Héliopolis et autres lieux néolithiques).

Il est évident que les documents livrés par les *kôms* de Basse Egypte sont et seront pour la plupart de Basse Epoque. Or il se trouve que les écrivains classiques et les temples tardifs du Saïd nous parlent beaucoup des mêmes villes du Nord. Il est donc particulièrement heureux qu'on puisse recouper leurs témoignages par des inscriptions trouvées *in situ* et par des données archéologiques. Hérodote a décrit Saïs, les écrits d'Edfou, de Dendara, d'Ombos, de Thèbes et d'ailleurs évoquent la déesse Neith et ses sanctuaires. Or, dans les musées et collections privées, on rencontrera de très nombreux monuments qui mentionnent les dits temples et racontent parfois les travaux qu'y firent les pharaons de la XXVIe dynastie. Des statues viennent de Saïs : il est bien fâcheux qu'elles n'aient pas été découvertes en place au cours de fouilles régulières. Au-dessus des inscriptions des dernières dynasties, s'étendent les ruines des maisons coptes et arabes. Elles achèvent de mourir sous le *fas*, mais une étude systématique des vestiges médiévaux aurait permis de recouper archéologiquement ce que les *géographica* coptes et les compilateurs arabes nous disent des cités de leur temps. Il serait amusant, par exemple, de confronter tout ce que nous pouvons connaître des *kôms* byzantins de Ménoufieh avec les renseignements topographiques fournis par les actes des martyrs originaires du Nome Prosopite. Enfin, en dehors des maisons et des débris d'églises, les tessons de poteries pullulent. Et, pour l'histoire des techniques et du peuplement, ces pots cassés parlent, surtout lorsqu'on retrouve les tas d'ordures en place, stratifiés. Même aujourd'hui, les sites bien stratifiés ne manquent pas dans le Delta. Et,



Fig. I. Un vestige ptolémaïque du Temple de Sebennytos



Fig. 2. Les puits du Temple de Tell Faraïn

quand bien même le terrain, transformé en une mer incohérente de tessons par les *sabbakhins*, ne présenterait-il plus de strates, un échantillonnage statistique permettrait d'en tirer quelque chose. Les auteurs nous apprennent que Térénouthis fut détruite presque entièrement par les Kétamah fatimites. Il faudrait voir si les débris de poteries arabes s'y raréfient précisément après cette invasion.

Faute de moyens d'action puissants, un pensionnaire de l'IFAO, gagné à l'amour du Delta par l'enseignement et l'exemple de M. Montet, ne peut malheureusement faire autre chose que d'aller prendre contact avec la grande pitié des *tells* du Nord. C'est ce que j'ai tenté pour ma part le plus possible, bénéficiant en l'occurrence de la compagnie — et de la voiture — de Bernard V. Bothmer qui souhaitait voir de ses yeux les terres d'où une bonne partie du *Corpus of the Late Egyptian Sculpture* est sortie. D'autres fois, j'ai suivi Serge Sauneron. Un beau jour c'est presque un corps constitué qui s'est rendu en pèlerinage à Bousiris, en profitant de la généreuse hospitalité du Professeur Mahmoud Menzalaoui, voisin d'Osiris : Adolphe Gutbub, André Raymond, Serge et Nadia Sauneron, Henri Wild et Jean Yoyotte sont venus s'incliner sur les fragments du sarcophage d'Herianoup et sur une table d'offrande du Moyen Empire, derniers témoins épigraphiques de la célèbre nécropole bousirite. La visite par automobiles des vieux *kôms* est relativement commode. Les belles routes macadamisées qui joignent les grands gouvernorats et le réseau fort dense des routes agricoles et des chemins ruraux en facilitent l'accès. En dépit du préjugé courant, les hommes du Nord sont aussi traitables que les Saïdiens lorsque leur horizon oriental n'est pas assombri par des conflits angoissants. Et l'aide apportée aux excursionnistes par le Service des Antiquités peut être inappréciable si on la sollicite comme il se doit. Nous gardons un excellent souvenir des agréables moments passés grâce à MM. Ahmed Mohammed Taher (inspecteur d'Alexandrie) et Abd el-Hafiz Abd el-Al (Zagazig). La besogne la moins aisée, au fond, est sans doute la préparation scientifique du voyage. Une excellente carte routière au 1 : 500.000 et les feuilles au 50.000 publiées par le *Survey of Egypt* indiquent parfaitement la route jusqu'au port, mais on est plus embarrassé si l'on veut se familiariser d'avance avec ce que l'on veut voir. Les descriptions antérieures des sites sont vagues et rares ; les plans sont encore moins nombreux, et fort sommaires. L'absence de relevés systématiques des *tells*



Fig. 3. Une stèle de donation originaire de Mendès (23e dynastie)



Fig. 4. Champ de tesson et murs de briques (Kôm Abou Billou)

du Delta, cartes où l'on porterait au fur et à mesure l'emplacement des trouvailles régulières ou fortuites, se fait cruellement sentir.

Au cours des années passées, nous avons pu visiter plusieurs sites importants : Térénouthis (Kôm Abou Billou), Canope (Aboukir), Bouto (Tell Farain), Athribis (Tell Atrib), Bousiris (Abousir-Bana) et sa nécropole (ci-devant Tell el-Kébir), Sébennytos (Samanoud), Iséopolis du Sébennytique (Behbeit), Hermopolis (Baqlieh), Mendès (Tell el-Roba) et Thmouis (Tell el-Emir-Abdallah), Phernouphis du Mendésien (Tell Etbelle), Léontopolis (Tell Mokdam), Héliopolis (Arab el-Hisn), Léontopolis de l'Héliopolite (Tell el-Yahoudiyeh), Boubastis (Tell Basta), *Pi-Safti* (Saft el-Hennah), Pharbaithos (Tell Horbeit el-Hagar) et sa nécropole (Kôm Abou Yassine), Bouto d'Arabie (Tell Faraoun) dont la route mène à Tanis. Donc quelques sites de cimetières et surtout des villes avec leurs temples. Les nécropoles sont aménagées (mises à part les tombes royales ou aristocratiques incluses dans les téménos divins) sur les bords du désert (Térénouthis) ou sur les *gézireh* de sable, restes émergés des paléo-plages du Delta (Abou Yassine ou Géziret Souwa, dépendance de Saft). Les beaux sépulcres maçonnés ont été exploités comme carrières, mais comme ces étendues sablonneuses sont moins riches en *sebbakh* que les villes et comme les objets de pierre n'intéressaient aucunement les pillards de jadis, les tombes riches ou pauvres livrent encore de beaux butins épigraphiques : parois inscrites d'Héliopolis, tables d'offrandes de Souwa, oushebtis d'Abou Yassine.

Les villes se présentent, en principe, sous forme de collines (kôms ou tells) horriblement ravagés. Nous avons noté la destruction autophagique des temples dès l'Antiquité pharaonique. On sait que les Coptes s'acharnèrent sur certains d'entre eux, puis que le Moyen Age musulman, continua à en enlever les blocs pour ses travaux publics. Les fragments d'Héliopolis et de Saïs se retrouvent dispersés à travers les provinces. Cette utilisation des monuments païens se poursuivit fort tard : vers 1820, nous apprend Rifaud, Méhénet Ali repeupla à Sân el-Hagar (Tanis)... pour y faire fonctionner une fabrique de chaux et, vers 1890, à Daressy s'élevait contre un *maamour* turc qui démontait Mendès pour ses bâtisses. Les paysans du cru, de leur côté, se chargèrent traditionnellement, de raser les

maisons et de perturber les *kjökkenmödingen* stratifiés, en venant piocher et purifier au crible les terres enrichies organiquement par la vie quotidienne de leurs ancêtres (*sebbakh*). Tell el-Kébir de Bousiris, « grande colline » correspondant au cimetière du Grand Dieu, n'est plus qu'un piètre monticule d'une quarantaine de mètres de tour. Si un village moderne existe encore au sommet d'un kôm, il ne faut pas s'en plaindre, puisqu'il préserve toutes les couches qu'il recouvre. Bien des buttes antiques ont disparu, qui étaient encore énormes au XIXe siècle. Léontopolis-Mokdam ne tardera pas à connaître le sort de Tell el-Birkah : en ce lieu, le reste de « colline » (*tell*) a dû servir à combler le *birkah* (« lac »).

Lorsqu'on visite un site, il est bien rare qu'on puisse voir du temple autre chose que des gros blocs, inscrits ou anépigraphes. Sauf exception, ces blocs ont été signalés depuis longtemps, mais il arrive qu'on en trouve qui sont encore inconnus dans la littérature égyptologique (bloc de quartzite au nom de Nectanébo I près du Naos de Mendès, inscriptions de Bousiris, etc.). Il est certain que la rareté des morceaux en surface a fait beaucoup pour créer l'impression que les sites du Delta sont totalement vidés. En fait, à notre époque même, ces sites sont encore loin d'être épuisés. Nous conviendrons aisément que les belles œuvres d'arts intactes n'y fourmillent sûrement pas, mais de nombreux fragments qui nous renseigneront sur l'histoire locale de la Basse Egypte y dorment sans doute toujours

L'obstination de Pierre Montet à Tanis démontre tout ce qu'un site du Nord peut fournir, en proportion de son importance historique. L'Egyptologie s'est faite spontanément, au fil de l'Histoire. Si elle avait pu se créer *a priori*, c'est incontestablement par le Delta ancien, plus menacé, touché par l'expansion agricole et urbaine, qu'il aurait fallu commencer. Aujourd'hui, si on fait la somme des monuments de tout genre que l'on peut présumer honnêtement être sortis de tel ou tel site septentrional, on arrive à entasser de gros et bons dossiers de «fouilles *a posteriori*». Une enquête sur une ville du Delta doit nécessairement se poursuivre vers les repaires où ses monuments se sont repliés : Musées du Caire et d'Alexandrie, magasins de Zagazig, Mendès, Bouto, collections diverses. Plus souvent qu'on ne le croit, le souvenir du lieu d'invention d'un objet est exactement conservé ; on peut d'ailleurs le vérifier ou le présumer d'après les mentions de dieux, de toponymes,

d'anthroponymes et de titres caractéristiques qui y sont inscrits. De la sorte, en Egypte même, nous avons pu réunir plus de 400 documents inédits petits ou grands pour servir à l'Histoire et à la Géographie de la Basse Egypte. Et lorsque j'ai pu aller à Bruxelles voir les matériaux épigraphiques de Basse Epoque réunis par B.V. Bothmer et étudiés par Herman De Meulenaere, j'ai été ébloui d'y noter tant de textes se rapportant au seul Delta : c'est ainsi que nous avons pu dénombrer quatorze statues privées de Basse Epoque dont les textes se rapportent à Léontopolis, vingt-cinq qui se réfèrent Athribis, etc. C'est dire la masse des sources utiles que la pauvre Basse Egypte nous offre, directement ou indirectement, pour « épuisée » qu'elle soit.

*
* *

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

CABINET D'ÉGYPTOLOGIE
11, PLACE MARCELLIN BERTHELOT
PARIS-5e

COMPOSITION DU BUREAU

Président	M. le Chanoine Etienne DRIOTON, Professeur au Collège de France
Vice-Présidents . . .	M. Jacques VANDIER, Conservateur en Chef des Musées Nationaux, Professeur à l'École du Louvre.
	M. Maurice ALLIOT, Professeur d'Egyptologie à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,
Secrétaire	Mme Ch. DESROCHES NOBLECOURT, Conservateur en Chef (f.f.) du Département des Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre, Professeur à l'École du Louvre.
Trésorier.	M. Paul VALEUR.
Correspondance et **Bulletin**	Administrative et Scientifique : Mme Ch. DESROCHES NOBLECOURT, Musée du Louvre, Paris-1er.
	Financière : M. VALEUR, 43, Rue Gros, Paris-16e
Compte de chèques postaux	Paris No 2093-33.
Compte en Banque	Crédit Algérien, 5, rue Louis-le-Grand, Paris-2e Libeller les chèques à l'ordre de la Société Française d'Egyptologie.

REVUE FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

Directeur	M. le Chanoine Etienne DRIOTON Lui adresser les manuscrits destinés à la Revue, 45, rue des Plantes, Montgeron (S.-&-O.).
Commission de publication .	MM. A. BATAILLE, maître de conférences de Papyrologie à la Faculté des Lettres de Paris.
	J.-J. CLÈRE, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.
	J. SAINTE FARE GARNOT, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire.
Secrétariat	J.-J. CLÈRE, 34, rue du Cotentin, Paris-15e.

Imprimerie P. Bourrin, 75540, 2 bis et 4, Galerie Véro-Dodat, Paris. Dépôt légal 3e trimestre 1958